

Antiquités nationales

M. Christian GOUDINEAU, professeur

I - COURS

Quatre cours ont été donnés à l'Université de Clermont-Ferrand et dix au Collège de France. Nous sommes parti du fait que venaient d'être rééditées, d'une part, en décembre 1993, *l'Histoire de la Gaule* de Camille Jullian (Hachette) et, d'autre part, en mars 1994, *La Gaule romaine* de Fustel de Coulanges (éd. de Fallois). Cette quasi-simultanéité est d'autant plus frappante si l'on se rappelle que Fustel a été le maître de Jullian, et que c'est ce dernier qui fut chargé, en vertu des dispositions testamentaires de Fustel, de mettre au point et de publier l'édition définitive de *L'Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France* dont *La Gaule romaine* constitue le premier volume, et enfin que ces deux ouvrages parurent à des dates rapprochées (au moins à nos yeux) : celui de Fustel en 1891, les deux premiers volumes de Jullian en 1907 et 1908 — une quinzaine d'années plus tard. Nous intéressant aux tableaux de la Gaule indépendante dressés par l'un et par l'autre, nous avons constaté qu'ils étaient fort différents, comme en témoignent les titres des conclusions : « qu'il n'existait pas d'unité nationale chez les Gaulois » (Fustel), « Traditions, institutions, pensées communes ; tendances à l'unité » (Jullian). Or, ce sont les thèses de Jullian — déjà présentées en 1900 dans son *Vercingétorix* — qui ont influencé les historiens postérieurs, celles de Fustel étant pratiquement ignorées — il est vrai que le titre de son livre ne laissait rien attendre sur l'époque de l'indépendance.

Après avoir retracé la vie et le périple intellectuel de Fustel, nous avons analysé ses *Institutions*, et notamment la thèse qui en constitue le cœur, à savoir que le système féodal n'est en rien une conséquence des invasions germaniques de la fin de l'antiquité ; bien au contraire, il est étroitement lié aux institutions du Bas-Empire, notamment au patronat et au bénéfice. C'est la Gaule romaine qui s'est poursuivie jusqu'au Moyen-Âge et qui permet de comprendre celui-ci. Grâce à Rome, la Gaule avait été dotée d'une « civilisation » dont les racines étaient si profondes que les Germains, ces barbares, « ne purent pas l'extirper, et furent au

contraire enlacés par elle ». Et si l'on remonte le temps, force est d'en voir l'acte fondateur dans la campagne menée par César contre Arioviste rejeté outre-Rhin. Au sein de l'empire romain, grâce à la souplesse des institutions provinciales et surtout municipales, la Gaule put à la fois accéder à la civilisation et conserver, voire développer, ses propres caractères originaux. Bien mieux, elle acquit, dans la paix, une unité, une « conscience nationale » qui n'avait, jusqu'alors, jamais existé — même pas sous le commandement de Vercingétorix qui n'avait pu obtenir un minimum de cohésion qu'en faisant régner la terreur. Et Fustel résume sa pensée en une phrase volontairement provocatrice : « Il y avait certainement, sinon plus de patriotisme, au moins plus d'unanimité et de conscience nationale chez les Gaulois groupés autour des autels de Lyon et de Narbonne que chez ceux qui entouraient Vercingétorix ».

Un an après avoir édité *La Gaule romaine* de Fustel (en précisant d'ailleurs dans sa *Préface* que, sur plus d'un point, il ne pouvait partager l'opinion de l'auteur), Camille Jullian, alors âgé de 33 ans et professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, publie en 1892 un « petit livre » intitulé *Gallia* et sous-titré « Tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine ». Le livre est « petit » par le format mais comporte plus de 300 pages. Ce n'est pas un ouvrage « savant », il s'adresse « aux étudiants des lycées et des Facultés (...) ». On a pensé aussi, en le faisant, aux archéologues de province : on voudrait qu'il pût les encourager à explorer notre sol et à accroître les richesses de nos musées et les documents de notre histoire. Enfin, il a été souvent écrit en vue des gens du monde, de ceux qui aiment le passé de notre chère France ». L'esprit est, peut-on dire, « fustélien » dans la mesure où Jullian déclare qu'« en racontant les destinées de la Gaule, on s'est attaché à montrer en quoi elles annonçaient celles de la France ». Comme dans l'ouvrage de Fustel, très peu de pages sur la Gaule indépendante et sur la conquête. Si Jullian affirme la tendance à l'unité des Gaulois, s'il consacre à Vercingétorix des mots chaleureux et applaudit au « merveilleux accord de la Gaule pour ressaisir son indépendance », le livre se clôt par une évocation encore très « fustélienne » : les Gaulois « ont aimé Rome sans oublier la Gaule ; ils sont devenus Romains et ils sont demeurés fidèles à leur caractère national. Le Génie des Gaulois a su vivre dans la patrie romaine ». Cette conception devait vite changer : Jullian va s'intéresser de plus en plus à la Gaule d'avant la conquête et modifier son opinion sur la Gaule romaine.

Entre 1896 et 1898, dans plusieurs lettres qu'il adresse à Henri d'Arbois de Jubainville, professeur de langue et littérature celtiques au Collège de France, Jullian exprime son souhait de pouvoir être élu au Collège « pour y enseigner l'histoire et les antiquités nationales : la Gaule et la Gaule romaine ». Parallèlement, il se lancerait dans la rédaction d'une grande *Histoire de la Gaule*, celle que — écrit-il — il a « toujours eu l'ambition d'écrire. Cette ambition m'est venue, j'en sais très bien l'année, en 1873, en lisant l'histoire des Gaulois d'Amédée Thierry dans un livre de prix que j'ai encore. Et je me suis dit que je voulais refaire cette histoire à ma manière ».

*
**

Abandonnant provisoirement C. Jullian, nous nous sommes tourné vers Amédée Thierry. Pour comprendre l'originalité de son œuvre, nous avons rappelé comment, du XVI^e au XVIII^e siècle, les Gaulois avaient été invoqués, soit pour prouver à travers des généalogies fantaisistes l'ancienneté de la monarchie française, soit pour cautionner les entreprises de conquête des rois de France. Au XVIII^e siècle, se fondant sur des interprétations philologiques et linguistiques, un mouvement de « celtophilie » avait fait des Celtes le peuple le plus anciennement établi en Europe, en même temps qu'on leur accordait toutes sortes de vertus, la sagesse d'une vie en accord avec la nature, le premier monothéisme, la croyance en l'immortalité, en l'âme, etc. Quant aux Gaulois, ils étaient intégrés à des polémiques politiques, au point que l'abbé Sieyès revendiqua l'ascendance gauloise du peuple, du Tiers-État, par opposition à la noblesse, d'origine franque et appuyant ses privilèges sur le droit de conquête. Peu après, Chateaubriand entourait d'une aura romantique des Gaulois environnés de brumes nordiques et de mégalithes ruinés.

En 1803 parut une *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution de 1789*. Elle était l'œuvre d'un abbé, Louis-Pierre Anquetil, né en 1723, mort en 1805, spécialiste du genre des « Abrégés » (il avait, dit-il, réduit « sous le titre de *Précis, L'Histoire universelle* de 125 vol. in 8° en 12 volumes in 12 »). Son *Histoire* commence avec les Gaulois, son premier chapitre s'intitulant « Des Gaulois en général et de leurs mœurs », un chapitre empreint des conceptions précédemment décrites et restant vague quant à l'origine ethnique des Gaulois : « S'il y a eu des habitants indigènes dans les Gaules, ce qu'on ne peut nier ni affirmer, il n'en est resté aucun vestige. Les historiens tirent les Gaulois de la Germanie, peuplée elle-même par les Celtes, enfants d'un petit-fils de Noé, nommé Gomer, qui, de l'orient, étendit sa postérité dans le nord ». Les deux chapitres suivants résument, d'après des œuvres antérieures, les événements connus par les textes antiques : les migrations gauloises, la conquête de la Transalpine par Rome, la guerre des Gaules. L'époque gallo-romaine n'est traitée à son tour que sous l'angle événementiel. Cela dit, Anquetil a plusieurs mérites : la clarté du style, l'art du résumé, le don de rendre vivants des épisodes compliqués. Son *Histoire* connut un immense succès, les rééditions se succédèrent, et nous la retrouvons aujourd'hui dans les bibliothèques de nos grands-parents ou chez les bouquinistes ! A mon sens, elle ne fut pas sans influencer Napoléon lorsqu'il écrivit (ou plutôt dicta) son *Précis des guerres de Jules César*.

Or, cette *Histoire* d'Anquetil allait faire l'objet de vives attaques de la part des tenants de ce qu'on appelle la « nouvelle école historique », qui surgit avec la Restauration et dont les grands noms sont Guizot et Augustin Thierry. De ceux-ci, nous avons rappelé la jeunesse et les espoirs qu'ils avaient mis dans la phase « libérale » de la Restauration qui se termina en 1820 avec la chute du Cabinet

de Decazes et le triomphe de ce qu'on appela la « contre-révolution ». Après avoir occupé, en dépit de leur jeunesse (en 1820, Guizot avait 33 ans, Thierry 25), des positions officielles, tous deux devinrent des « pigistes » de journaux d'opposition. Guizot, reprenant le thème cher à Sieyès, écrit en 1820 :

“La Révolution a été une guerre, la vraie guerre, telle que le monde la connaît entre peuples étrangers. Depuis plus de treize siècles, la France en contenait deux, un peuple vainqueur et un peuple vaincu. Depuis plus de treize siècles, le peuple vaincu luttait pour secouer le joug du peuple vainqueur. Notre histoire est l'histoire de cette lutte. De nos jours une bataille décisive a été livrée ; elle s'appelle la Révolution.”

Thierry, de 1817 à 1820, avait publié dans *Le Censeur Européen* des études pleines de vie et de conviction, qui furent plus tard réunies dans un ouvrage intitulé *Dix ans d'études historiques*. La première d'entre elles, intitulée *Vue sur les révolutions d'Angleterre*, montrait comment les vaincus, après avoir perdu tous leurs droits, les avaient recouvrés, fondant ainsi leurs libertés. Dans une étude, *Histoire véritable de Jacques Bonhomme*, il écrivait ces lignes :

“Il semble que le jour où, pour la première fois, la servitude, fille de l'invasion armée, a mis le pied sur la terre qui porte aujourd'hui le nom de France, il ait été écrit là-haut que cette servitude n'en devait plus sortir ; que, bannie sous une forme, elle devait reparaître sous une autre, et, changeant d'aspect sans changer de nature, se tenir debout à son ancien poste, en dépit du temps et des hommes. Après la domination des Romains vainqueurs, est venue la domination des vainqueurs franks, puis la monarchie absolue, puis l'autorité absolue des lois républicaines, puis la puissance absolue de l'empire français, puis cinq années de lois d'exception sous la Charte constitutionnelle. Il y a vingt siècles que les pas de la conquête se sont empreints sur notre sol ; les traces n'en ont pas disparu ; les générations les ont foulées sans les détruire ; le sang des hommes les a lavées sans les effacer jamais. Est-ce donc pour un destin semblable que la nature forma ce beau pays que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un ciel si doux ?”

Frappé lui aussi par la « contre-révolution », remercié par *Le Censeur Européen*, il passa au *Courrier Français* où il fit paraître ses *Lettres sur l'Histoire de France* qui furent réunies en un volume daté de 1827. Se plongeant dans les livres consacrés à l'histoire de France, il y recherchait, de son propre aveu, « un arsenal d'armes nouvelles contre le gouvernement ». Leur médiocrité l'atterra : tous avaient, selon lui, « travesti les faits, dénaturé les caractères, imposé à tout une couleur fausse ou indécise ». Ce qu'il fallait faire, selon lui ?

“(…) Si l'on veut que les habitants de la France entière, et non pas seulement ceux de l'Ile-de-France, retrouvent dans le passé leur histoire domestique, il faut que nos annales perdent leur unité factice et qu'elles embrassent dans leur variété les souvenirs de toutes les provinces de ce vaste pays réuni seulement depuis deux siècles en un tout compact et homogène. Bien avant la conquête germanique, plusieurs populations de races différentes habitaient le territoire des

Gaules. Les Romains, quand ils l'envahirent, y trouvèrent trois peuples et trois langues. Quels étaient ces peuples, et dans quelle relation d'origine et de parenté se trouvaient-ils à l'égard des habitants des autres contrées de l'Europe ? Y avait-il une race indigène, et dans quel ordre les autres races, émigrées d'ailleurs, étaient-elles venues de presser contre la première ? Quel a été, dans la succession des temps, le mouvement de dégradation des différences primitives de mœurs, de caractère et de langage ? En retrouve-t-on quelques vestiges dans les habitudes locales qui distinguent nos provinces, malgré la teinte d'uniformité répandue par la civilisation ? Les dialectes et les patois provinciaux, par les divers accidents de leur vocabulaire et de leur prononciation, ne semblent-ils pas révéler une antique diversité d'idiomes ? Enfin, cette inaptitude à prendre l'accent français, si opiniâtre chez nos compatriotes du Midi, ne pourrait-elle pas servir à marquer la limite commune de deux races d'hommes anciennement distinctes ? Voilà des questions dont la portée est immense, et qui, introduites dans notre histoire à ses diverses périodes, en changeraient complètement l'aspect."

La fin de cette « lettre », écrite en 1820, constitue tout un programme. Un programme qu'il n'a pas l'intention d'accomplir lui-même, mais qu'il confie... à son frère Amédée, lequel va s'en acquitter en quelques années, puisque, en 1828, paraît en trois volumes *L'Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*. La Préface de l'ouvrage montrait à quel point Amédée avait répondu au dessein de son frère Augustin :

“En partant de la période gallo-franke comme d'une des divisions naturelles de nos annales, et remontant plus haut, à travers le cours des âges, je rencontrais deux autres périodes historiques tout aussi naturellement tracées, et auxquelles se rattachaient deux grands problèmes non résolus.

“Quand les Burgondes, les Wisigoths, les Francs vinrent occuper la Gaule, celle-ci était romaine ; elle formait une province de cet empire universel dont les maîtres siégeaient au Capitole. Qu'était-ce qu'être Romain ? Quelle place tenait la province gauloise dans l'unité de l'Empire ? Quel rôle joua-t-elle dans ses destinées ? Qu'avons-nous reçu, perdu, conservé malgré les siècles de cette civilisation romaine interrompue par les Germains ? C'était le premier problème qui s'offrait à moi.

“Le second appartenait à une époque plus reculée, à l'époque où la Gaule, en possession de son indépendance barbare, n'avait point encore connu la loi de l'étranger. Il consistait à déterminer les éléments ethnologiques de cette grande famille qui remplit l'ancien monde de ses armes et de son nom ; à rechercher de quelles races elle se composa ; quels furent son caractère, ses mœurs, et, sur tous les points du globe où elle mit le pied, ses destinées, avant que la fortune l'eût abaissée partout sous le joug des Romains.

“Ce dernier problème, le premier à traiter dans l'ordre des dates, l'*Histoire des Gaulois* en proposait une solution.”

L'ouvrage d'Amédée Thierry fut un « best-seller » ; le livre de prix reçu par C. Jullian en 1873 appartenait à la neuvième édition, qui ne fut pas la dernière. Dans trois autres tomes, parus de 1842 à 1847, l'auteur avait donné une suite, *L'Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, dont le retentissement fut moindre. A juste titre, car la nouveauté avait bien consisté en ce long ouvrage consacré, pour la première fois, aux Gaulois « de l'indépendance ».

Cet ouvrage, nous l'avons longuement analysé, mettant en lumière la remarquable analyse des sources (pour l'époque), la connaissance des théories linguistiques, l'utilisation « scientifique » de la théorie des races — gallique et kimrique —, le souci de l'explication historique, l'art du récit, la pénétration des analyses « politiques » concernant les rapports entre Gaulois et Romains, mais aussi le romantisme du récit de la guerre des Gaules, plein d'âme, d'aventure et de tragédie à la *Hernani*. Même si Vercingétorix avait eu droit précédemment, notamment en pays arverne, à des portraits enflammés quoique peu vraisemblables, Amédée Thierry lui confère, par petites touches, en suivant César de près et en accumulant de fines notations relatives à l'histoire contemporaine, une stature de héros tragique. En transcrivant en style direct les discours « indirects » césariens, en restituant une logique chronologique, Thierry donne de la guerre des Gaules une lecture à la fois limpide et passionnée. Interprétation parfois, romanesque souvent : il donne corps à ce que César n'a pas dit ou s'est contenté de suggérer. Surtout, il n'hésite pas à prendre parti : il est « pro-gaulois » et « anti-romain ». Les dons littéraires et la maîtrise des sources font de la guerre des Gaules une admirable fresque, où les héros meurent jeunes pour les causes qu'ils défendent. Plus que les thèses ethniques, voire raciales, c'est la sympathie envers ces Gaulois jusqu'alors si lointains qui emporta l'adhésion d'un large public. Des Gaulois qui accèdent au statut de « pères », comme l'expriment les dernières lignes du livre :

“On reconnaîtra aisément les grands traits du caractère gaulois dans les événements romains de la Gaule romaine ; on les verra percer encore au milieu de la barbarie de la Gaule franke, malgré la conquête et le mélange des races, et ils apparaîtront de loin en loin sous les institutions originales du Moyen Âge.

“Est-ce là tout ? Descendants des soldats de Brenn et de Vercingétorix, des citoyens de Carnutum et de Gergovie, des sénats de Durocortorum et de Bibracte, n'avons-nous plus rien de nos pères ? Ce type si fortement empreint sur les premières générations, le temps l'a-t-il effacé des dernières ? Peuple des sociétés modernes, la civilisation, ce costume des races humaines, a-t-elle transformé chez nous en même temps que recouvert le vieil homme ? Et si nous nous examinions bien dans quelqu'une de ces crises où les peuples, brisant toutes les conventions sociales, se remontrent, pour ainsi dire, dans la nudité de leur nature, serait-il impossible de découvrir quelque signe de cette parenté de vertus et de vices ? Je ne sais ; mais, en traçant les récits de ce long ouvrage, plus d'une fois je me suis arrêté d'émotion ; plus d'une fois j'ai cru voir passer devant mes yeux l'image

d'hommes sortis d'entre nous ; et j'en ai conclu que nos bonnes et nos mauvaises dispositions ne sont point nées d'hier sur cette terre où nous les laisserons."

On sait que la « révolution » de 1830 fut, en partie, la victoire des historiens. Rappelons-nous ce qu'écrivit Augustin Thierry :

"La révolution de 1830, merveilleuse par sa rapidité et plus encore parce qu'elle n'a pas, un seul instant, dépassé son but, a rattaché, sans retour, notre ordre social au grand mouvement de 1789. Aujourd'hui tout dérive de là, la souveraineté, les couleurs du drapeau national. La fusion des anciennes classes et des anciens partis a repris son cours ; elle se poursuit sous nos yeux, et se précipite par la lutte même de ces partis nés d'hier, qui ont remplacé, en la fractionnant de diverses manières, la profonde et fatale division du pays en deux camps, celui de la vieille France et celui de la France nouvelle."

Guizot fut appelé au pouvoir, au point d'être, de 1840 à 1848, le véritable « souverain » du royaume. Thiers, Villemain, Cousin, Barante furent ministres ou ambassadeurs. Selon les mots de Thierry, l'histoire devint « institution nationale », et nous avons rappelé tout ce que, notamment, l'archéologie nationale doit à cette période. Pour la petite (histoire), signalons qu'Amédée fut nommé préfet de Vesoul, puis, en 1838, maître des requêtes près le Conseil d'État ; il fut élu en 1841 membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Quant à l'histoire de la Gaule, qu'il avait véritablement créée plus que renouvelée, elle devait trouver des relais de toutes sortes, le plus souvent médiocres mais qui faisaient chorus. Deux noms allaient compter.

D'abord, Michelet, qui, à un an près, a l'âge d'Amédée Thierry. En 1831, à 33 ans, il a publié une *Histoire romaine*. En 1833, il fait paraître les quatre premiers volumes de son *Histoire de France*, dont le projet est né d'une illumination lors des journées « glorieuses » de 1830. Le premier livre s'intitule « Celtes, Ibères, Romains ». S'il se démarque d'Amédée Thierry par un récit très sec de la guerre des Gaules, l'essentiel de ce que nous appelons aujourd'hui « la proto-histoire » lui est emprunté. L'*Histoire de France* de Henri Martin est d'un tout autre acabit. Une première édition parut en 1833 et 1834, en 16 tomes, les neuf premiers tomes non signés, et Henri Martin ne donnant son nom qu'à partir du tome X ! La vraie édition, remaniée, refondue, signée -en 19 volumes- parut de 1838 à 1854 ; une seconde la suivit entre 1855 et 1860. Martin reprend les thèses de Thierry pour les simplifier à l'extrême : foin des théories raciales et historiques compliquées. Depuis toujours, il y a des Gaulois, aux caractères immuables, dotés d'une religion dont les piliers se nomment Liberté, Individualité, Perfectibilité, régis par un système politique parlementaire, octroyant aux vertus guerrières la première place tout en accordant aux femmes un rôle éminent, ayant développé des traditions littéraires qui se retrouvent chez Abélard, Rabelais, Descartes, Voltaire, etc., nourrissant en leur sein de purs héros, tel Vercingétorix. Ces vues seront « popularisées » par Martin dans l'*Histoire de France populaire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, une édition

illustrée de nombreuses gravures souvent reproduites dans les *Manuels* scolaires de la III^e République — et qui ont parfois survécu dans nos propres livres d'école.

Toutes ces *Histoires* ont plus ou moins coïncidé avec le développement de l'archéologie nationale et les premières tentatives pour établir des esquisses de chronologie, avant même que Boucher de Perthes eut créé les fondements de la préhistoire française. De ces grands ouvrages, au profond retentissement, dont la première moitié du XIX^e a vu la parution, naît une double lignée. La première, érudite, s'attache à affiner la théorie des races, à développer les études linguistiques, à tenter de classer monuments ou objets. La seconde, s'attachant à la fois au romantisme et aux exigences nouvelles d'une histoire « nationale » recherchant des figures de héros, privilégie l'épopée des Gaulois, parcourant le monde, mettant le siège devant Rome, saccageant Delphes et parcourant l'Orient, résistant héroïquement à César. Les salons de peinture et de sculpture se peuplent de Camulogènes et de Vercingétorix, pièces de théâtre et poèmes exaltent les vertus anciennes. Napoléon III, en lançant toutes sortes d'enquêtes pour écrire son *Histoire de Jules César* — où il veut démontrer les bienfaits du césarisme —, ajoute à l'actualité de ces Gaulois qui sont nos « pères » et qui vont devenir nos « ancêtres ».

Nul doute que la guerre de 1870 ait joué un grand rôle dans l'accession des Gaulois à un statut encore plus privilégié. Les épisodes de la guerre des Gaules semblent autant d'antécédents : la défaite due à l'impréparation, au désordre, les levées improvisées, les appels de Vercingétorix et ceux de Gambetta, le siège d'Alésia et le blocus de Paris... Le jeune Camille Jullian avait, cette année-là, au collège, un professeur qui comparait la situation, chaque jour, aux campagnes de l'an 52 avant J.-C. Et l'on sait le message que les manuels de la III^e République allaient diffuser auprès de la jeunesse française : nos ancêtres les Gaulois ont été vaincus par un empire faute de s'être unis à temps, mais le sacrifice de Vercingétorix a valeur de rédemption et nous pouvons accepter sereinement les bienfaits que nous a apportés la domination romaine. Union, défaite, rédemption, colonisation : les Gaulois sont chargés de valeurs de plus en plus complexes. En 1883, un « récit patriotique » commente ainsi l'érection d'une statue de Vercingétorix à Alise-Sainte-Reine (l'ancienne Alésia) :

“Telle fut la première lutte de notre belle patrie pour son indépendance, tel fut le premier héros qui se dévoua pour elle. Il n'en est pas de plus admirable, et sa destinée malheureuse accroît encore sa gloire par le prestige du martyr. Vercingétorix semble la personnification de cette Gaule agonisante, à laquelle était réservé un si grand avenir.

“Vercingétorix fut pour la Gaule, avec moins de succès, mais avec le même génie, ce que furent plus tard pour la France Jeanne d'Arc et les Volontaires de 92.

“Voilà pourquoi la France n'a pas voulu perdre le souvenir de ce héros.”

Fustel de Coulanges publia sa première version de *La Gaule romaine* en 1875. Sans le dire, elle prenait le contre-pied des *Histoires* de Thierry, Michelet et Martin, c'est-à-dire des ouvrages les plus réputés, dont l'influence avait pénétré les cercles cultivés et, depuis peu, les manuels scolaires. L'édition de 1891, préparée par Jullian, comportait une note (la deuxième de tout l'ouvrage) ainsi rédigée : « Quant aux travaux modernes, après les livres d'Amédée Thierry et d'Henri Martin, etc. », manière cruelle de rejeter ces ouvrages dans l'ère « pré-moderne » ! Ce faisant, Fustel récusait aussi toutes les images patriotiques, là encore sans le dire : la sobriété de l'analyse confinait à la cruauté.

Fustel n'était pas le seul à contester. La même année, Arbois de Jubainville fustigeait « les doctrines de linguistique émises en 1828 par Amédée Thierry et maintenues dans les éditions suivantes par ce savant si recommandable, mais qui avait cru inutile de se tenir au courant des progrès de la science, ces doctrines, qu'aujourd'hui on pourrait appeler enfantines, semblent encore fondamentales, et servent de point de départ à des spéculations nouvelles, encore plus hasardées que celles d'Amédée Thierry ». Mais ces vitupérations en Sorbonne ou au Collège de France ne dépassaient guère les murs de ces augustes institutions.

Quant à Camille Jullian, il faut rappeler que, contrairement à Fustel, il est né lorsque débutait le culte des Gaulois, des Brennus, des Camulogènes, des Vercingétorix (en même temps que Jeanne d'Arc et les héros de Valmy), etc. Lorsque, durant son enfance — et particulièrement lorsqu'on a 11-12 ans lors d'une guerre « patriotique » assimilée à la guerre des Gaules —, l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry peut pénétrer l'esprit et la sensibilité de manière indélébile, quelles que soient les armatures que procure ultérieurement l'érudition universitaire.

Si le « petit livre » *Gallia* avait, *mutatis mutandis*, des accents « fustéliens », il n'en fut pas de même du *Vercingétorix* que Jullian publia le 25 novembre 1900, l'année même où Bartholdi présenta au Salon de Paris la grande statue équestre en bronze destinée à orner la place de Jaude à Clermont-Ferrand.

Nous renvoyons à notre *Présentation de l'Histoire de la Gaule* de Jullian (réédition Hachette 1993) pour le commentaire de ce *Vercingétorix*, où Jullian accorde à la Gaule indépendante à la fois une civilisation et une patrie, mais où il conserve encore vis-à-vis de Rome (et notamment de César) des appréciations, sinon toujours positives, du moins mesurées. Dans l'*Histoire*, en revanche, Jullian, nouveau professeur au Collège de France, fustigea les empires avides de conquêtes « transformant en cimetières d'anciennes patries », puis, à la veille de la guerre de 1914-1918, déplorera que la conquête romaine ait privé la Gaule de son âme, car celle-ci, « une fois soumise à Rome, confirma elle-même sa défaite et sa servitude par l'abandon de tout ce qui avait fait sa grandeur aux heures de la liberté ; et elle se condamne volontairement à une mort sans remède, à une de ces morts dont on ne peut plus en appeler même à Dieu. (...) Alors, ayant perdu sa foi, qui l'aurait maintenue dans l'espérance, perdu sa langue, qui l'unissait à

ses ancêtres, et perdu, avec le souvenir d'elle-même, la conscience de son identité morale, sans plus un regard vers l'avenir, sans plus un lien avec le passé, elle accepta de descendre dans l'abîme des êtres disparus. Et, pour que le sol de France devînt une seconde fois le domaine d'une nation, il fallut attendre de nombreux siècles d'actions mystérieuses, pendant lesquels la vertu de la terre et le sang des hommes façonnèrent lentement la figure d'une patrie nouvelle.»

C. G.

II - SÉMINAIRES

Le séminaire a été consacré à de grands thèmes de la recherche actuelle. Les discussions se sont organisées autour des exposés de M. Pierre-Yves Lambert, directeur de recherche au CNRS, sur la langue gauloise ; de M^{me} Fanette Laubenheimer, directeur de recherche au CNRS, sur la production et la diffusion des amphores gauloises ; de MM. Jean-Louis Brunaux, chargé de recherche au CNRS, et Gérard Fercoq du Leslay, archéologue départemental de la Somme, sur les sanctuaires celtiques du nord de la Gaule ; de M. Patrice Brun, chargé de recherche au CNRS, sur les phénomènes princiers de l'Âge du Fer ; et enfin de M. Gérard Chouquer, chargé de recherche au CNRS, sur l'organisation des paysages en Gaule à la fin de la protohistoire et à l'époque romaine.

III - RESPONSABILITÉS

Le Professeur préside le Comité de l'Archéologie du CNRS. Au Ministère de la Culture, il préside le Conseil Scientifique du Mont-Beuvray.

PUBLICATIONS

Gauls, dans le volume X de la *Cambridge Ancient History*, p. 464-502 (plus bibliographie).

Co-direction de l'ouvrage *Les sanctuaires de tradition indigène en Gaule romaine*, Paris, 1994.

Conclusion de l'ouvrage *Les agglomérations secondaires, la Gaule Belgique, les Germanies et l'occident romain*, Actes du colloque de Bliesbruck-Reinheim, Bitche, Errance, Paris, 1994.

« Gaulois d'hier et d'aujourd'hui », *Redécouverte des Gaulois*, Errance, Paris, 1995, p. 7-20.